



On recommence à zéro

Emmanuel Régent & Filip Markiewicz

« Si le droit fut inventé, ce dut être dans les ténèbres animées par la peur féconde, quand l'homme, autour du feu, chercha refuge auprès de l'homme, contre les fauves, les fantômes et les ennemis ». Jean CARBONNIER, Flexible droit

Ça y est, vous êtes entrés.

Vous êtes comme Harry Washello, le personnage principal du film Miracle Mile qui répond fortuitement à un appel téléphonique dans une de ces banales cabines téléphoniques, aujourd'hui disparues, et apprend que la fin du monde vient de commencer.

Vous pouvez sortir de la cabine, ignorer l'appel et faire comme si vous n'aviez rien entendu. Ou vous pouvez rester ici, pour trouver refuge auprès de ces deux hommes qui, face aux fauves, fantômes et autres ennemis lâchés contre l'époque ont décidé, chacun à sa manière, de conjurer le spectre de la catastrophe.

Car le lieu dans lequel vous avez pénétré est le lieu d'exécution d'un contrat.

Une scène d'engagements, même s'ils ne soutiennent aucune cause politique.

Un contrat conclu entre Emmanuel REGENT et Filip MARKIEWICZ.

Un contrat innommé, conclu intuitu personae, en fonction de la singularité de chacun des deux cocontractants et qui marque une confiance particulière entre eux.

Quel est l'objet de ce contrat ? Représenter autrement !

Et vous, vous qui avez choisi d'entrer ici, vous pensez, à tort, pouvoir vous considérer comme penitus extranei, des tiers absolus, des étrangers à l'acte contractuel, protégés par votre statut de regardeur.

Certes le contrat entre REGENT et MARKIEWICZ ne crée pas d'obligations à votre charge.

Mais il vous est opposable : vous n'êtes pas obligés d'accepter leurs propositions, mais elles influenceront votre regard, votre perception de cet avenir qui n'est déjà plus un horizon.

Pour eux, c'est la catastrophe elle-même qui est féconde.

Elle leur inspire un mot d'ordre qui sonne comme un appel à se repaître de la désagrégation : « on recommence à zéro ! »

Emmanuel REGENT *strie la surface pour arracher des images au vide.*

A la spectaculaire fulgurance des dévastations qui l'inspirent, il oppose la méticulosité gestuelle et la lente prolifération de ses milliers de signes tracés à l'encre de chine, magnifiant avec pudeur la torpeur de toute disparition.

Ainsi naissent, sur le papier scarifié, ses vestiges de monuments, de bâtiments, d'avions écrasés.

Ailleurs, non plus des images de décombres mais des restes directement produits par l'artiste et fruit d'un deuxième geste : déchirer.

L'éternel retour de ce Dernier Soleil, de nouveau peint, aussitôt déchiré par ce Romantique récidiviste de l'ère digitale, est un pied de nez à toute velléité de formatage du Sublime.

Les vestiges, ces aquarelles déchirées, sont autant de panneaux signalétiques sens interdit pour celui qui pensait se rassurer en y voyant une allégeance aux conventions picturales du passé.

Ces œuvres ne sont prêtes à être divulguées que si elles ont été déchirées.

Plus loin, un vestige par appropriation, Abîmes (2018), toile d'un bleu nocturne, perforée par des jets hasardeux de mégots.

Un troisième geste : trouser la surface, créer du vide, un essai dérisoire de cartographie sur l'infini de la Voûte Céleste, ici subtilement symbolisée.

Au temps de l'effondrement, tous ces gestes pourraient sembler vains.

Ils sont au contraire la manifestation tangible de la persistance lumineuse de l'effort créatif au temps du tout-médiatique ensauvagé.

Comme peut paraître ironiquement dérisoire cette montre d'un membre des Kamikaze Tokubetsu Kōgekитай, instrument de mesure du temps porté par celui qui s'apprêtait à mourir glorieusement pour la Patrie et à rejoindre rien moins que l'Eternité.

*Recommencer à zéro, **Filip MARKIEWICZ** s'y est également engagé.*

Avec sa feinte désinvolture, il semble revenu de tout.

Du vortex de la surinformation, il recueille des résidus avec lesquels il compose sa propre mythologie contemporaine, une hybridation engendrée par la saturation d'images.

Son ordonnancement induit de subtiles correspondances picturales.

Ainsi, le détail d'une « œuvre superstar » (les doigts qui forment le geste de bénédiction du Salvator Mundi) rappelle l'inclinaison de la flèche de Viollet-le-Duc ravagée par les flammes...

Le feu que l'on retrouve sur la dernière partie du triptyque, ici réduit à cette petite flamme de briquet qui ronge le Pascal qu'avait immolé en direct Serge Gainsbourg sur le plateau de sept sur sept...

Nécessaire mise en abîme des processus de sacralisation, alors qu'apparaît en filigrane l'omnipotence et l'omniprésence de l'argent : d'abord en creux par ce choix d'un détail du tableau le plus cher du monde puis par l'évocation, au travers de cette reproduction de la une du quotidien Libération, de l'énormité du montant des promesses de dons pour « reconstruire » la Cathédrale...

Sur le contre-courant qu'il crée, Filip MARKIEWICZ vous invite à glisser avec lui, exprimant une volonté courageuse de revenir et rester à la surface, désormais indifférents à ce qui se trame sous la couche de laque médiatique jamais sèche.

Il n'a pas de système : ses propositions plastiques matérialisent une croyance en une distance salutaire, déconnectée des sanctifications idéologiques et de l'économisation tous azimuts.

Un éloignement rendu notamment possible par un abandon (relatif) du crayon pour privilégier un retour à la couleur, qui tient lieu ici de réenchantement.

Dans le fracas ambiant, Filip se déhanche au rythme des ondes de choc, ne voyant dans l'effondrement qu'effervescence libératrice.

Ici et maintenant, ils ont décidé d'une conversion des représentations.

Ils se sont engagés à recommencer à zéro.

Tiens, zéro comme le nom de l'avion que pilotaient les kamikazes...

Maître Cyril Borgnat
2019